

[QUESTION ÉCOLOGIQUE]

Camille DUQUESNE ET Marion BOTTOLIER :***ESQUISSE D'UNE CARTOGRAPHIE***

L'enfoncement dans les guerres, comme le problème écologique aujourd'hui, peut amener une forme de panique de la pensée, un désespoir face à ce qui paraît être irréparable, une tragique angoisse des conséquences.

Comment ne pas y céder pour continuer à donner du sens à une construction de la pensée collective, et à ce que nous pouvons faire, malgré tout ?

Il nous faut pour cela étudier ces questions à partir de notre orientation communiste, afin de dégager ce que ces problématiques peuvent nous apporter et ce que nous avons à en dire.

S'agissant de la question écologique, nous proposons ici, à partir de premières lectures, une cartographie à gros traits des courants écologistes actuels.

Il semble que le paradigme général des différents courants écologiques soit tourné vers les générations à venir, vers ce qui vient, avec en principal souci la Terre qu'on va laisser aux générations futures (Walter Benjamin parlait de « *rôle de rédemption des générations futures* » attribué à la classe ouvrière par la social-démocratie et signant ainsi sa mort). Dans ce cas, on ne se tourne plus vers cet avenir que d'après un passé qui sera toujours mieux que ce qui arrive et va arriver, donc selon la seule idée de limiter les dégâts, « d'enrayer le désastre ». Toute possibilité de transformation des rapports existants (possibilité au demeurant rarement mentionnée) ne peut alors que s'arrimer à cette idée d'un *moins-pire* et semble dès lors devoir très facilement se retourner, comme un gant, au choix en un nihilisme du « *à quoi bon ?* » et d'un « *c'est déjà trop tard !* », en un conservatisme qui ne se déguise presque pas, ou en appel à une révolution de la pure pensée, de simple « ontologie », du lien entre les vivants, dans tous les cas, en une disposition qui éloigne toute perspective de transformations réelles.

Le mobile général de ces combats n'est plus que de pouvoir continuer à vivre sur cette Terre, en cherchant les conditions de possibilité de cette vie comme orientation principale, comme socle sur quoi toutes les décisions devraient être prises. Ils se focalisent ainsi sur l'importance de la « vie » simple où l'humanité n'est plus convoquée que comme la simple somme des vies humaines, voire comme « nature humaine », et aucunement pensée en communiste comme collectif générique, divisé sur lui-même.

Les courants qualifiant notre ère d'*Anthropocène***1**

Il s'agit d'abord des courants relevant de l'écologie anthropologique, telle que formulée par Bruno Latour et les chercheurs qui suivent son sillon.

Il semblerait que pour ces « penseurs du vivant », il suffirait de donner libre cours à un rapport sensible et poétique aux choses pour contribuer à sauver la vie terrestre. Il faudrait ainsi parler avec les plantes, s'enforester, inventer une « cosmopolitese », ou encore inclure tous les vivants dans le parlement des humains, en comptant alors avec leur « agentivité » propre. Prenant exemple sur des peuples qui, n'ayant notamment pas vécu l'ère industrielle, ont une ontologie différente, ces penseurs prônent un changement dans notre manière de nous rapporter aux vivants pour changer le monde.

Nous qualifions leur stratégie d'évitement - évitement de la politique - au profit d'une simple « poétique » de l'existence considérée comme étant à même de produire des transformations réelles.

2

A l'extrême de cette vision, nous trouvons une version totalement nihiliste dans un groupe tel que *Deep Green Resistance*, qui en appelle à la destruction de tout ce qu'a construit la civilisation depuis la fin des chasseurs-cueilleurs en vue de retourner à une sorte d'humanité primitive fantasmée :

« Lorsque la civilisation s'effondrera, la nature se réjouira. Si nous voulons survivre, nous devons adopter une perspective biocentriste. Nous devons réapprendre à vivre en harmonie avec la terre, l'air, l'eau et les créatures qui nous entourent, au sein de communautés fondées sur le respect et la gratitude. Nous appelons ce futur de tous nos vœux. »¹

3

Restent les courant militants qui luttent au sein de l'appareil du capito-parlementarisme et qui prônent le pacifisme comme vertu cardinale, avec pour principal objectif d'être entendus à la table des négociations et d'obtenir de l'État des régulations contrôlant mieux les « excès du capitalisme ».

Voir à ce titre :

- Marches pour le climat, Ghreta Thunberg, Extinction rébellion, etc
- Les courants « solutionnistes » qui s'attachent à recenser et inventer des solutions techniques et organisationnelles possibles, sans se soucier de quelque réel ancrage politique.

Ainsi, Bellamy et Foster par exemple, respectivement sociologue et biologiste américains, reprennent l'idée de planifications de l'économie et de régulations de la production, idée nourrie d'une profonde nostalgie de l'État socialiste et/ou de l'État-providence, en évitant de faire le bilan de ce que les États socialistes ont réellement été et sont effectivement devenus au cours du XX^e siècle.

Mais le point est que la question écologique n'est pas seulement technique : elle est politique. Or leurs solutions, techniques en apparence, charrient par elles-mêmes des problèmes politiques d'ampleur allant bien au-delà de la seule question de leur mise en place étatique.

Les courants qualifiant notre ère de *Capitalocène*

Ces courants se situent dans la lignée d'Andreas Malm² qui refuse le terme d'anthropocène en soutenant que ce n'est pas en vertu de lois naturelles et inhérentes à l'espèce humaine que les changements climatiques ont lieu.

Par exemple, l'histoire du capital fossile montre que le passage de l'eau à la vapeur ne s'est pas produit parce que l'eau était rare, moins puissante ou plus chère que la vapeur, mais parce que le charbon permettait que les usines soient placées au cœur d'une population formée aux habitudes industrielles. Le charbon a libéré le capital de ses chaînes spatiales et la vapeur est ainsi devenue la solution capitaliste à la loi de 1847 qui légiférait sur la réduction du temps de travail. Le passage aux combustions fossiles a donc été mis en œuvre par les propriétaires des moyens de production dans un but bien précis : celui de l'exploitation plus grande de la classe ouvrière pour une plus-value plus importante.

Les Soulèvements de la Terre

Ils interviennent pour leur part selon trois lignes d'action : occupation de terres menacées, blocages de chantiers et d'industries, démantèlement directs et collectifs d'infrastructures qu'ils nomment *écoci-daires*.

¹ <https://deepgreenresistance.fr/principes-fondateurs/>

² *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, La fabrique éditions, 2017

Les ZAD

Ici, quelque chose d'intéressant se construit : des rapports sociaux, des rapports à la terre, des façons de produire, de penser et d'échanger auxquels les gens tiennent et qu'ils sont prêts à défendre face à l'ennemi. En retour, cette lutte de défense vient nourrir la construction. Ce faisant, il y a là quelque chose d'affirmatif, une fondation qui est précieuse, un bouleversement qui a déjà eu lieu, une réinvention en pratique de nouveaux rapports. À leur propos, Kristin Ross parle ainsi ³ de « défense », en la différenciant de la « résistance » :

« La résistance consiste à laisser l'État fixer l'ordre du jour. La défense, en revanche, est ancrée dans une temporalité et un ensemble de priorités fixées par la communauté locale en construction. » ⁴

Au fil du temps, la nature de ce qui est ici défendu va ainsi changer et passer de la simple défense d'un environnement non pollué ou de terres agricoles à la défense également de nouveaux liens sociaux ; la lutte va ainsi produire de nouvelles solidarités et des rapports affectifs qui vont devenir les nouvelles affirmations pratiques à défendre.

Au demeurant, les occupants de la ZAD pratiquent l'appropriation d'un lieu comme partie intégrante de l'abolition réelle de la propriété privée.

Les questions que nous partageons

La question écologique a cette vertu paradoxale qu'elle remet au cœur des conflits des questions politiques qui, pour les communistes, sont en effet essentielles.

1

La préoccupation pour l'ensemble des êtres humains est ainsi motrice d'un nouvel transnationalisme adossé à une conception différente de l'humanité : pour la plupart des écologistes, l'humanité désigne soit une nature humaine, soit simplement la somme des vies humaines, devenant alors difficilement distinguable de la somme des vies tout court (animales et végétales). Pour les communistes par contre, l'humanité est collectif générique, divisé sur lui-même.

En ce sens, il est tout à fait illusoire de penser que les désastres écologiques toucheraient toute l'humanité (quand on sait parfaitement qu'ils touchent le plus durement les plus pauvres des pays pauvres et que les riches des pays riches savent parfaitement s'en mettre à l'abri) et qu'en conséquence ces désastres ne pourraient qu'inéluctablement conduire à la constitution d'un vaste front commun pour les affronter. L'humanité ayant pour particularité d'être divisée sur elle-même, il est vain de penser qu'il n'y a que les oligarques et les patrons capitalistes pour désirer le capitalisme et qu'il n'y a que les gros pollueurs pour être indifférents à l'avenir de l'humanité sur cette Terre !

2

Les initiatives pour nous les plus intéressantes sont celles qui inventent une nouvelle manière d'habiter en se demandant : qu'est-ce qu'habiter un espace en commun, des terres et au final une seule Terre ? Notons d'ailleurs que de telles affirmations de nouvelles façons collectives d'habiter ne sont pas consensuelles (ce qui est bon signe pour leur consistance politique) et qu'elles suscitent de nouveaux ennemis venant les combattre. Mais, dans ces situations de défense plutôt que de résistance, les ennemis ne viennent qu'en second en se déclarant contre une affirmation et une invention politiques premières. Ce type de situation est politiquement beaucoup plus intéressant que celui où l'ennemi s'étant constitué en premier, on vient s'y opposer par des sabotages ou des démantèlements : à la suite de la différence introduite par Kristin Ross entre *résister* et *se défendre*, il est politiquement plus intéressant d'avoir à défendre son propre mouvement d'émancipation, politiquement organisé que d'avoir à résister à l'initiative, politiquement organisée, de l'ennemi !

³ Kristin Ross : *La forme-Commune. La lutte comme manière d'habiter* (La fabrique, 2023)

⁴ p. 73

À ce titre, la différence entre *vivre* et *habiter* apparaît ici capitale : les problématiques sur le vivre sont politiquement stériles quand celles sur l'habiter sont politiquement stimulantes. Nous avons donc tout intérêt à nous intéresser aux questions de l'habiter (qui déborde de toutes parts la questions étatique restreinte de « se loger ») plutôt qu'à celles de « vivre sur terre ».

3

La difficulté commune est de relier la question écologique à la question sociale des travailleurs, en particulier des travailleurs paysans. L'hostilité aux questions écologiques qu'on peut trouver chez des ouvriers est la conséquence assez naturelle du chantage à l'emploi que font peser les patrons dès qu'il s'agit de contraintes écologiques. En cela une des séquences du film *Comment Yukong déplaça des montagnes* de Joris Ivens et Madeleine Loridan qui se déroule dans l'usine de locomotives 7 février de Pékin est tout à fait exemplaire : la question de la récupération des déchets de toutes sortes y est en effet traitée de l'intérieur même de l'usine par les ouvriers qui les produisent, non en extériorité et a posteriori par des usagers ou consommateurs !

La question de la production semble pourtant constituer, comme le souligne P. Guillibert ⁵, un point aveugle de la pensée écologique, lors même que, comme le montre cette fois A. Malm, c'est bien au cœur de la production que les dérèglements climatiques se sont historiquement ancrés.

Face à cela, l'argument de la décroissance, comme celui d'une production alignée sur les besoins, restent peu convaincants et se présente comme réponse « technique » plaquée pour boucher un gouffre.

● ● ●

⁵ Paul Guillibert : *Exploiter les vivants. Une écologie politique du travail* (Éditions Amsterdam, 2023)